



JUSTES

Frantz Kafka

Ô le terrible regard de qui a entrevu la terre promise et sait qu'il n'y accédera jamais, l'espoir, oui, il y a de l'espoir dans le monde, mais ce n'est pas pour lui, ce ne sera jamais pour lui, pour lui il n'y a que le désastre, écrire n'y change rien, toujours c'est faire corps avec l'effondrement sous les pieds, le sol qui se dérobe, il dit que, même si ça s'effondre, c'est l'effort du monde qu'il faut seconder, quand bien même ce serait contre soi-même, et nous qui venons après lui nous savons ce qui est arrivé, comment cet effondrement est arrivé, toute la terre d'Europe basculant dans l'abîme ouvert par les millions de morts juifs, et ce regard ce n'est pas pour ne pas oublier qu'on continue de le fixer, c'est pour faire face à nous-mêmes, au désastre que nous sommes, ne cessons d'être, si ça nous marque autant les traces des mots laissés par

cet homme (ne jamais oublier qu'il voulut tout détruire, en quelque sorte devancer l'autodafé qui allait arriver) c'est qu'on est toujours à s'y perdre, sans recours, sans secours, seulement le rire parfois comme si c'était le bruit même de la chute, du coup c'est pas trop dire (mais ça le ferait bien rire, oui, s'emporter peut-être aussi) que c'est pour nous comme si c'était le messie lui-même qui était venu, mais un messie sans les armes de la rédemption, un messie d'une telle compassion pour les damnés qu'il s'est fait corps pour les accompagner jusqu'au bout de la damnation, et ses mots ce n'est rien d'autre que la mauvaise nouvelle de notre procès toujours perdu, notre Amérique jamais atteinte, et ce château où on se perd – tout ça, oui, qu'on voit dans cette photo anonyme, et même si on ne savait rien de celui qui reste là à nous regarder, on saurait que c'est quelqu'un qui a tout essayé, qui a même cherché à aimer, à être aimé, qui endurcissait son corps d'exercices physiques, parce qu'aussi inéluctable qu'était (qu'est) le désastre, il fallait continuer, à attendre, à écrire, et lire Kafka c'est toujours ça : que le combat est perdu, que le combat continue, qu'aussi longtemps qu'il est perdu le combat continue.



JUSTES

Primo Levi

Ils se font face tous les deux – Kafka et Primo Levi – et des fois je me demande ce qui s'échange dans leurs regards aussi intense l'un que l'autre, sauf que celui de Primo Levi c'est comme s'il y avait un voile de larmes qui l'obligeait à se détourner un peu, est-ce de croiser le regard de Kafka qui lui fait ça ? le camp, les convois d'extermination, l'errance des survivants à travers un monde qui semble vouloir se passer d'eux aussi bien que des morts, tout ça il l'a écrit, réécrit, commenté au fil des conférences, tension d'écrire comme il se l'était promis qui l'a poussé à travers les années, fort, ferme, vivant, retrouvant sa passion des matières, et le désastre non pas enseveli dans l'écrit, non pas acclimaté ni même estompé, mais ayant force de sens puisque le sens désormais c'est de le dire : jusqu'à un pareil regard qu'il a croisé, je l'imagine,

dans l'escalier de sa maison de Turin ce matin-là, il sort de chez lui, troisième étage peut-être, ces grandes maisons piémontaises où l'escalier est comme un théâtre qui s'enroule, spirale, et ce vide au milieu par où on peut voir qui monte, qui descend, on peut se parler d'un étage à l'autre, s'interpeller, mais lui, l'homme d'Auschwitz, c'est ce visage qui l'arrête, lui qui est revenu d'où on ne revient pas, il se trouve face à un visage peut-être pas plus féroce que tout ce qu'il a vu, mais plus désespéré, ou simplement plus triste, et c'est cette tristesse qui le happe, il n'a même pas à se jeter, il se laisse aller comme si finalement c'était retrouver quelque chose de lui-même, il se laisse glisser en lui-même, il chavire à l'intérieur de lui-même, il tombe à l'inconnu exact de sa propre équation, là où le visage l'attend qui vient vers lui tout le temps où il tombe, son propre visage, il le voit bien, mais son visage au moment de sa mort, cela fait si longtemps qu'elle a eu lieu, les années qu'il a vécues depuis c'était à la seule pensée qu'il nous les devait, maintenant il peut laisser le voile de larmes devenir son propre visage, ou plus terrible encore : devenir le visage méconnu d'Adam frappé lui aussi, à rebours, par l'onde de choc du désastre, homme de terre devenu depuis homme de cendres et de larmes.